

Lorsque le chat leva la tête et pointa le museau vers le soleil, ses yeux d'un jaune intense étincelèrent. Ses moustaches se mirent à vibrer comme si un courant électrique les parcourait. Il reposa la tête dans l'herbe, coinça sa queue entre ses pattes antérieures, se purlécha de plaisir et se reprit à ronronner de plus belle. Son corps se soulevait et s'abaissait au rythme de son souffle, il gardait les yeux clos de longs moments et, à intervalles très espacés, laissait reparaître un court instant leur jaune fugace avant de les refermer aussitôt sur de grandes profondeurs. C'est au rythme de ces respirations que battaient les heures félines, un temps dont les vertus apaisantes s'étendaient au jardin tout entier et jusqu'à l'intérieur de la maison, où M. Faustini était justement occupé à préparer au matou sa pâtée du matin.

Depuis combien de temps l'aspirateur faisait-il entendre son hurlement, ce jour-là? C'était un vacarme mis au service d'une bonne cause, si toutefois on pouvait qualifier de bonne cause le nettoyage de fond en comble de la maison. Mais à présent le hurlement s'était figé net, on aurait dit qu'il n'avancait plus d'un pouce. M. Faustini dressa l'oreille. Il appliqua son attention à guetter ce qui se tramait dans la pièce voisine où Maria, la femme de ménage, faisait usage de l'aspirateur. Tiens, voici que retentissait encore ce discret tintement de verre brisé. M. Faustini avait développé pour le détecter une finesse d'ouïe qui ne le cédait en rien à celle des chauves-souris. L'aspirateur fonctionnait à nouveau, mais tout s'était immobilisé. M. Faustini avait devant lui Maria: de l'autre côté de la cloison, elle n'esquissait plus un geste et posait sur l'objet réduit en miettes des yeux

pétrifiés. Éprouvait-elle un semblant de mauvaise conscience? Ou n'y avait-il là rien que de très naturel à ses yeux? Jugeait-elle normal que le même bruit de verre brisé retentît à chacun de ses passages? Voilà désormais plusieurs mois qu'elle était entrée au service de M. Faustini. Et, chaque fois, inmanquablement, elle brisait en menus morceaux quelque objet dans la maison. Il en fut ainsi d'un vase qui, relégué dans un coin depuis des éternités, avait vaillamment survécu à tout, jusqu'au jour où Maria s'en était approchée d'un peu trop près. Puis ce fut un tableau qu'elle épousseta de manière si peu orthodoxe qu'il se décrocha pendant la manœuvre et, en vertu de la loi de la chute des corps de Newton, tomba à terre où son verre se brisa. Il y eut encore ce petit angelot replet que M^{me} Gigele, la voisine de M. Faustini, lui avait offert pour Noël, et qui, fixé à l'extrémité d'une longue ficelle presque invisible qui pendait du plafond, paraissait suspendu entre ciel et terre, à mi-hauteur du mur, porté par la seule grâce de ses ors resplendissants et de son rayonnant sourire. À l'instant où le chérubin s'était fracassé sur le sol, un profond silence s'était fait dans la maison. Maria n'osait plus bouger. M. Faustini avait été frappé par ce soudain silence, et il ne lui avait pas été nécessaire de découvrir les débris jonchant le plancher pour comprendre ce qui s'était passé. Maria avait battu en retraite dans un canton reculé de la maison, feignant de n'avoir plus une minute à elle. M. Faustini tenait dans ses mains les morceaux épars de l'ange et il ne pensait à rien. Dans la paix revenue, il se demanda cependant ce qui l'empêchait de congédier sa femme de ménage. Ses yeux s'étaient de nouveau posés sur les restes de l'ange, et il avait compris alors que Maria venait de lui dispenser une leçon : elle lui apprenait à prendre congé des choses auxquelles il était le plus attaché. Elle lui enseignait qu'une force résidait dans cet abandon. Car ce n'est qu'en nous détachant des biens de ce monde – M. Faustini en avait acquis la conviction ce matin-là –, ce n'est qu'en nous détachant des biens de ce monde que nous jetons bas notre fardeau, et que de tout autres chemins s'ouvrent à nous. N'était-ce pas du reste ce qui l'avait si souvent tourmenté par le passé, dans ce pays où tout

était soigneusement tiré au cordeau : on y croulait sous les biens de toute sorte, et l'âpreté à les conserver arrachait à ceux qui les possédaient de répugnantes grimaces. M. Faustini, ce matin-là, avait compris que Maria, la femme de ménage, accomplissait en réalité une plus noble mission, chaque fois qu'elle réduisait à néant un vase, un angelot, le cadre d'un tableau, et qu'elle n'était nullement à blâmer. N'affichait-elle pas d'ailleurs une mine toujours contrite, quand il finissait par la surprendre à côté du monticule de débris ? Elle bredouillait alors de confuses explications : l'objet avait échappé à sa vigilance, il était mal fixé, ou alors elle couvrait celui-ci d'injures, comme si, en se brisant en morceaux sous les effleurements de son plumeau, il venait de commettre quelque irréparable infamie. Non, M. Faustini, ce jour-là, avait pris la décision de ne pas donner ses huit jours à Maria. Il aurait eu la plus mauvaise grâce à le faire, maintenant qu'il venait de comprendre le véritable sens de son sacerdoce.

L'aspirateur tournait à vide, certainement pour laisser à Maria le temps de se recomposer une contenance. Bourrelée de remords comme elle devait l'être en cet instant, elle ne pouvait pas décemment paraître à la vue de M. Faustini. En outre elle semblait éprouver un penchant coupable pour le raffut de l'aspirateur, tandis que celui-ci empêchait catégoriquement M. Faustini de s'abandonner au fil de ses pensées. Il inclinait à voir dans ce remue-ménage une violente atteinte à son intimité, et comprenait très bien que le chat décampât au plus vite sitôt que l'aspirateur se mettait en marche. De temps à autre, M. Faustini lui-même préférait quitter la maison pendant que Maria manoeuvrait l'aspirateur dans les pièces (en l'espèce, il serait plus juste d'écrire que c'est l'appareil qui avait la haute main sur les opérations), ne serait-ce que pour n'être pas contraint d'entendre une fois encore un objet se briser. D'un autre côté, M. Faustini craignait que Maria, s'il avait la faiblesse de la laisser seule, ne pût commettre d'irréparables dégâts. S'il nous fallait certes prendre congé des choses auxquelles nous étions attachés, il convenait de procéder graduellement. Étape par étape. On ne pouvait exiger de lui qu'il se séparât de tout en une seule fois. Même si

l'échéance paraissait inéluctable. Et, pour le préparer à ce jour prochain, Maria était au fond la personne idéale. À présent le silence s'était fait dans la pièce voisine. M. Faustini s'efforça de ne pas dresser l'oreille, mais c'était peine perdue, elle se dressait toute seule, s'ingéniait à épier ce qui se passait de l'autre côté de la cloison. Rien. Maria était-elle occupée à ramasser les débris? Il aurait entendu un petit bruit de verre brisé. On aurait dit qu'elle ne bougeait plus du tout. Que pouvait-elle bien faire? M. Faustini ne s'était pas imaginé les choses autrement le jour où il avait décidé d'embaucher une femme de ménage: en un rien de temps, on devenait l'esclave de celle-ci, on mettait tout en œuvre pour ne pas passer à ses yeux pour un fat doublé d'un vil exploiteur, mais tout au contraire pour une personne simple et recelant à l'égard d'autrui des trésors de compréhension. Et si, comme par le passé, il avait été retenu à son bureau pendant que Maria procédait à un grand nettoyage de la maison, il aurait sans doute passé le plus clair de son temps à se demander si tout allait bien, si elle n'avait pas oublié de fermer les robinets de la salle de bains, de verrouiller la porte d'entrée, de remplir d'eau fraîche la coupelle du chat. Non, s'absenter n'était pas non plus une solution. Ses pensées l'auraient inlassablement ramené de toute façon à l'industrielle Maria, et il aurait vu un déluge ravager sa chambre à coucher, son fauteuil à oreilles disparaître sous les flots, le chat poussant des miaulements de détresse, enfermé dans les cabinets.

Le timbre de la sonnette. Qui cela pouvait-il bien être? M. Faustini alla ouvrir. Un monsieur au visage rouge et au nez plus rouge encore lui faisait face. Il était hors d'haleine. Nous collectons des signatures, postillonna-t-il. M. Faustini jeta un regard autour de lui. Il n'y avait là, appuyée contre le mur, qu'une bicyclette, mais elle devait avoir fait un si long bout de chemin en compagnie de son propriétaire que celui-ci était porté à voir en elle un être doué d'une personnalité propre. Nous collectons des signatures, reprit l'homme tout en rajustant ses lunettes sur son nez. Il fixa M. Faustini de ses yeux perçants. Figurez-vous qu'ils ont l'intention d'implanter une usine à boucan dans les

environs, poursuivit l'homme à la face enluminée. Une discothèque, un dancing, enfin appelez ça comme vous voudrez. Il est hors de question que nous tolérions cela chez nous. Ça fait un raffut de tous les diables et ça draine au surplus toute la vermine du canton. De la vermine? M. Faustini fut contraint à un effort de réflexion. Il ne voyait pas en quoi le vacarme d'un établissement de nuit était susceptible de rameuter une quelconque vermine au village. Mais si, allons, vous savez bien, ce genre de fléau attire toute la lie de la société.

J'ai peur de ne pas avoir de temps à consacrer à votre vermine, observa M. Faustini. C'est que nous connaissons un problème domestique dû à l'aspirateur. En outre, ne croyez-vous pas que vous devriez vous montrer plus circonspect dans le choix de votre vocabulaire? Repassez donc à l'occasion, une fois que vous aurez tourné et retourné le problème dans votre tête. Tel que vous me voyez, je m'applique à apprendre les vertus du détachement. Aussi, je crains hélas ne pas pouvoir rendre mon esprit disponible pour des expressions telles que celles dont vous usez. Je ne doute pas un instant que vous me comprendrez.

D'un mouvement de tête, l'homme au visage pourpre décrivit un rectangle dans l'air, puis il baissa les yeux et, sans même lui adresser un salut, enfourcha sa bicyclette et s'en fut.

M. Faustini se rendit dans le vestibule, attrapa son veston sur le porte-manteau et se glissa hors de chez lui à pas étouffés. Il ne tenait pas à être confronté au visage perplexe de Maria, car il était lui-même désespéré.

M. Faustini, redressant la tête, laissa courir son regard le long de l'imposante façade qui se dressait devant lui. La banque avait entrepris des travaux d'agrandissement, elle débordait de toutes parts. Son ventre accusait une prospère rondeur, imputable entre autres choses aux sommes dont M. Faustini l'avait généreusement engraisée pendant de longues années, en remboursement de son crédit. Au fond, songeait-il, j'ai contribué moi aussi à l'érection de ce bâtiment adventice, en versant à la banque des intérêts si colossaux que plus personne ne voudrait le croire aujourd'hui. Mais enfin j'ai payé la dernière traite de mon prêt, l'heure de la retraite a sonné, me voilà entièrement maître de mon temps, médita-t-il. Pourquoi diable faudrait-il que j'en veuille à ma banque? Et à qui pourrais-je en vouloir là-bas, d'ailleurs? À ce bon M. Hämmerle, peut-être, qui s'est occupé des documents relatifs à mon emprunt? M. Hämmerle n'est plus de ce monde, son cœur a flanché, sans doute son emploi à la banque l'avait-il soumis à trop rude épreuve. Ou devrais-je nourrir quelque rancune à l'égard de M^{me} Nussbaumer, qui est la gentillesse même, et prenait toujours le temps de m'offrir une tasse de café, même pour la plus insignifiante des signatures? M^{me} Nussbaumer a su me donner l'impression que je n'étais pas n'importe qui, et je lui en suis reconnaissant. Et s'il lui a fallu revoir à la hausse le taux d'intérêt de mon emprunt, c'est qu'elle n'avait pas le choix. Non, M. Faustini n'éprouvait de rancœur envers personne, et c'est avec impassibilité qu'il contemplait le nouveau bâtiment.

Il régnait à l'intérieur de la banque un silence religieux. Les matériaux utilisés pour la bâtir témoignaient de portefeuilles

bien garnis, et l'amabilité, la prévenance dont faisaient preuve à son égard les préposés et les préposées aux guichets comblaient d'aise M. Faustini. Il n'y avait rien d'étonnant à ce que plus personne ou presque ne fréquentât les églises. Quiconque prenait soin de sa personne se rendait de nos jours à la banque. Rien n'était plus chaleureux et doux que de voir l'argent croître et se multiplier sous vos yeux. Vos fonds prospéraient ici en chambre close, sans odeur et proprement. L'argent représentait puissance et concentration. M. Faustini n'aurait pas su dire précisément ce qu'il était venu chercher à la banque. Mais il s'y sentait bien. Coupablement bien, à la vérité. Car toute personne qui franchissait les portes de la banque faisait figure de coupable. Elle était susceptible de ne plus être en mesure de payer les traites du crédit en cours. Susceptible de faire partie du jour au lendemain de ceux à qui l'on interdirait tout net d'ouvrir un compte en banque. La banque elle-même n'était d'ailleurs pas au-dessus de tout soupçon. N'ambitionnait-elle pas en effet, derrière une obligeance et une affabilité de pure façade, de s'assurer la mainmise sur ses clients? N'était-il pas merveilleux d'être écouté et pris au sérieux par une jeune femme coquettement vêtue et, devant une tasse de café, de l'écouter vous prodiguer courtoisement ses conseils en matière de placement, de développement des actifs, d'assurance en cas de vie ou de décès? M. Faustini n'arrivait pas à se défaire du soupçon que la banque, derrière son orgueilleuse et rutilante façade, déployait des filets destinés à retenir captif chacun d'entre nous, exactement à la place qui lui avait été assignée. Au vu des innombrables documents au bas desquels nous avons apposé notre paraphe, toute issue nous était barrée. Certes, les transactions financières modernes avaient aussi leurs bons côtés, et l'argent, pour peu qu'on en eût à suffisance, représentait un grand surcroît de liberté. Mais qu'en était-il d'une liberté acquise au prix de tant d'angoisses et de tremblements?

Que puis-je faire pour vous? lui demanda une voix féminine dont la sonorité n'était pas sans agrément. M. Faustini ne rapporta pas aussitôt la question à sa personne: il était encore prisonnier des filets de la banque et s'y débattait fébrilement. La

femme au timbre de voix moelleux réitéra sa question. M. Faustini leva alors les yeux vers M^{me} Nussbaumer, qui lui adressait un sourire engageant. Elle lui tendit sa main délicate qu'il eut grand plaisir à presser entre ses doigts. Puis elle poussa l'obligeance jusqu'à lui demander comment il se portait. Très bien, merci, répondit M. Faustini d'une voix embarrassée. Ce contact humain le prenait au dépourvu. Devait-il avouer à M^{me} Nussbaumer qu'il n'était allé à la banque qu'à seule fin de se remettre de ses mésaventures avec Maria et l'aspirateur? M^{me} Nussbaumer saurait de toute évidence se montrer compréhensive. Ici, au village, les personnes d'un certain âge avaient coutume de se rendre à la banque pour consulter leurs documents personnels. Elles s'y rendaient en somme parce que les autres anciens du bourg n'agissaient pas autrement, et qu'elle leur était devenue un point de ralliement. En outre, rien n'était plus réjouissant que d'entendre son argent pousser, derrière la rumeur solennelle et confuse des conversations. Telles étaient les raisons pour lesquelles les affaires de la banque étaient aujourd'hui si florissantes qu'elle avait entrepris des travaux d'agrandissement. En raison de la forte affluence dans la salle des guichets, on y était cependant un peu à l'étroit. Certes, les clients disparaissaient l'un après l'autre dans de petites cabines individuelles où quelque conseiller les attendait pour un entretien. Mais le flot des visiteurs ne tarissait pas, et, certains matins, on aurait juré qu'ils venaient profiter ici des largesses d'une œuvre de bienfaisance.

M. Faustini sortit son portefeuille de son veston et en retira un billet de cent euros. Auriez-vous la bonté de me changer cette somme? demanda-t-il. Il se sentit honteux de n'avoir pas su trouver un prétexte plus convaincant. M^{me} Nussbaumer le conduisit poliment au guichet, donna des instructions à sa jeune collègue, prit congé de lui d'une franche poignée de main. M. Faustini voulut lui glisser quelques mots encore, il ne sentit derrière la paroi de son crâne qu'un vide brumeux, ses lèvres s'entrouvrirent, il eut un instant d'hésitation, remercia enfin M^{me} Nussbaumer de quelques mots courtois. Puis il empocha les petites coupures et quitta la banque en filant droit vers la sortie.

Une fois dehors, il s'aperçut qu'il n'avait pas encore goûté, ce jour-là, à l'apaisement profond que procurait un trajet en autocar. De l'autre côté de la route, celui de Bregenz venait justement à passer, il adressa un signe de la main au chauffeur, traversa la rue, monta à bord. Le car brinquebalant tourna l'angle de l'avenue avec lenteur et sans faire de bruit, M. Faustini se laissa balloter au gré des cahots de la route jusqu'à l'instant où le lac aux eaux d'un bleu profond émergea à sa vue.